

La divinité du Fils et son anéantissement

ou Sermon sur ces paroles de l'épître de saint Paul aux Philippiens, chapitre 2, versets 6 et 7 :

*Lequel étant en forme de Dieu, n'a point réputé rapine¹ d'être égal à Dieu.
Cependant il s'est anéanti soi-même.*

par Jacques Basnage

Mes frères bien-aimés en Jésus-Christ,

La curiosité que saint Pierre attribue aux anges², *de regarder nos mystères et de vouloir en pénétrer le fond*, est surprenante. N'y a-t-il point assez de merveilles dans le ciel pour occuper ces bienheureux esprits, sans s'avancer et se *pencher* sur la terre, pour contempler de plus près ce qui fait l'essence du christianisme ? Sous la Loi, les chérubins étaient déjà courbés sur le propitiatoire. L'arche était le symbole de la divinité. Le propitiatoire représentait le Fils de Dieu qui a fait expiation de nos péchés, et les chérubins étaient les anges qui donnaient toute leur attention à ce grand mystère. Comme lorsqu'un abîme profond s'ouvre sous nos pas, et qu'on veut le sonder, on avance la tête, on redouble son attention et l'activité de ses yeux. Les anges, pleins d'admiration pour l'incarnation du Fils de Dieu, déploient tout ce qu'ils ont de lumière, afin de voir et de *regarder jusqu'au fond* ce mystère de notre salut.

Mais ces réflexions augmentent la difficulté, au lieu de l'anéantir. En effet, soupçonnerait-on qu'il y eût encore lieu à la curiosité, qu'on ignorât quelque chose dans le séjour de la lumière et du bonheur, ou que les anges, qui assistent toujours devant le trône de Dieu, puissent détourner leurs yeux d'un si grand objet pour les porter sur la terre et contempler ce qui s'y fait pour nous ? **A la bonne heure** que ces bienheureuses intelligences quittent le ciel pour nous annoncer une grande joie ? C'est que le *Seigneur est né à Bethléhem*. Mais ces anges doivent-ils ignorer un mystère dont ils deviennent les premiers hérauts et qu'ils doivent apprendre aux autres ? **A la bonne heure** que les anges, comme esprits administrateurs, viennent servir Jésus-Christ dans ses combats, et qu'ils descendent jusques dans son tombeau pour y être les témoins de sa résurrection. Mais que leur reste-t-il à connaître après avoir vu tant de merveilles qu'ils ont eux-mêmes prêchées ?

Mes frères bien-aimés, il y a dans l'anéantissement du Fils de Dieu deux sortes de mystères. Les uns qu'il est aisé de développer, les autres qui sont impénétrables. Je n'ai point besoin d'être ange, ni de me courber sur le propitiatoire pour voir la charité du Père et de Jésus-Christ, dont l'un donne son Fils, et l'autre se donne soi-même pour nous. Je n'ai qu'à lever les yeux sur la crèche et sur la croix pour découvrir l'horreur du péché, qui ne peut être expié que par la mort d'un Dieu. On ne le connaissait pas, ce monstre affreux. Il paraissait léger, et on s'imaginait

¹ considéré comme un butin

² 1 Pi 1.11

qu'on pouvait en commettre plusieurs sans perdre le droit au salut, mais on apprend par l'anéantissement de la divinité qu'un péché, qui paraît léger, mérite des peines infinies. J'ai hasardé mille fois mon salut, et, plus attaché aux biens présents qu'aux éternels, je préférerais l'un à l'autre, mais l'anéantissement de mon Dieu, nécessaire pour sauver les hommes, ne m'apprend que trop combien le salut est difficile, et s'il coûte si cher à la divinité même, que ne doit pas faire l'homme pour l'obtenir ?

Mais combien de vérités plus cachées sortent du fond de ce grand mystère ? Les anges ont pu concevoir un Dieu créant les hommes, mais ils n'ont pu comprendre un Dieu mourant pour eux. Ils ont pu concevoir un Dieu agissant, un Dieu régnant au ciel, mais ils n'ont pu comprendre un Dieu qui prenait la forme de serviteur pour racheter des pécheurs et des rebelles. Ce sont là des vérités qui demandent et méritent l'attention des esprits les plus purs, et des plus hautes intelligences, et lors même qu'on les connaît³, cette connaissance ne sert qu'à ranimer la curiosité, parce qu'elles augmentent l'admiration. C'est un sujet rebattu, je l'avoue, mais quand vous auriez la lumière, la sainteté, la gloire, le bonheur des esprits glorieux, je ne pourrais aujourd'hui vous entretenir d'un mystère plus profond et plus intéressant. Les anges qui contemplent depuis leur création Dieu face à face, les anges, après avoir été courbés plusieurs siècles sur le propitiatoire, les anges, après avoir prêché la naissance d'un Dieu qui s'anéantissait pour nous, désirent encore aujourd'hui de regarder au fond de ces mystères. Quand donc vous seriez au-dessus des anges, vous devez être ravis de considérer encore cette incarnation. Nous célébrons aujourd'hui la fête de celui *qui, étant en forme de Dieu, n'a point réputé rapine⁴ d'être égal à Dieu, et ensuite s'est anéanti soi-même*. Donnez-nous donc tout ce que vous avez d'attention, pendant que nous allons prouver ces deux grandes vérités :

- I. La divinité du Fils : *Il était en forme de Dieu, et n'a point réputé rapine⁵ d'être égal à Dieu.*
- II. Son anéantissement : *Il s'est anéanti soi-même.*

Voici, mes frères, le plus horrible de tous les attentats ; car si Jésus-Christ n'est pas Dieu béni éternellement avec son Père, il devient usurpateur de la divinité. Ce n'est pas ici un prince qui souffre, que les peuples, charmés de son éloquence et de sa majesté, crient : « *Voix de Dieu !* » Ce n'est pas un législateur qui se vante d'un commerce secret et d'une union étroite avec la divinité, afin de donner plus d'autorité à ses lois et à ses desseins. Jésus ne se contente pas de s'approprier le titre de Dieu, et d'en souffrir⁶ les adorations, mais il soutient qu'il est véritablement Dieu, qu'il en a la nature et la forme, qu'il est égal au Tout-Puissant, et que le droit sur lequel il fonde cette égalité est légitime et incontestable, car, étant *en forme de Dieu, il n'a point réputé rapine⁷ d'être égal à Dieu.*

Les païens distinguaient deux ordres de dieux. Ils avaient des divinités subalternes. Ces petits dieux pliaient sous le pouvoir des grands. C'était la récompense des héros que d'être placés dans

³ même lorsqu'on les connaît

⁴ considéré comme un butin

⁵ considéré comme un butin

⁶ accepter

⁷ considéré comme un butin

ce rang inférieur, après la mort ou pendant la vie, mais le Juif, ni le Chrétien ne connaissent point cette subordination de divinité. Il n'y a qu'un seul Etre infini, tout-puissant, qui mérite les adorations des hommes. On ne peut sans idolâtrie en reconnaître un autre. Il faut donc que Jésus-Christ, Juif de naissance et auteur de la religion chrétienne, combatte les principes sur lesquels il l'a fondée, et se rende coupable du plus noir et du plus grand de tous les crimes, ou qu'il soit un Dieu tout-puissant lorsqu'il n'a point *réputé rapine*⁸ *d'être égal à Dieu*.

Il faut que Jésus-Christ ait une portion de l'essence divine, ou qu'il l'ait tout entière, parce qu'on l'appelle Dieu *égal* au Père, et qu'on lui en donne la forme et les actions. Imaginer de la divisibilité dans l'essence divine, c'est tomber dans une absurdité sensible. Que la matière soit divisible à l'infini, que tout ce qui est étendu ait des parties, et que tout ce qui a des parties puisse être divisé et subdivisé à l'infini, comme le disent les philosophes, je ne m'y oppose point, quoi que je ne le conçoive pas. Mais diviserez-vous une pensée ? Donnerez-vous des parties sensibles à l'âme qui produit ses pensées ? Ferez-vous corporel un Dieu qui est infiniment plus parfait que l'âme, afin d'avoir le plaisir de partager son essence ? Dieu est esprit ; les esprits n'ont point de parties. Il est une essence pure ; comment la diviserez-vous entre le Père et le Fils ? Ce Fils est *égal au Père* ; il n'a donc point reçu une portion de l'essence divine ; il l'a toute entière, et il est de la même nature que lui.

Si ce sont les perfections divines que vous voulez partager entre le Père et le Fils, où sera l'égalité de ce partage ? Jésus-Christ sera-t-il *égal à Dieu* dans ses perfections, et inégal dans sa nature ? S'il n'a aucune part à l'essence divine, par où compenserez-vous cette perte, qui est infinie ? Vous ravissez d'abord à Jésus-Christ ce qu'il y a de plus grand et de plus noble dans la Divinité : c'est son essence ; et ensuite, vous ne laissez pas⁹ de le faire *égal à Dieu*. Mais il n'importe : comment partagerez-vous les attributs de Dieu ? Donnerez-vous seulement à Jésus-Christ une sainteté infinie avec une puissance bornée, qui plie sous la résistance des créatures ? Donnerez-vous à Jésus-Christ une partie de la puissance, de la sainteté, et de la sagesse que vous ôterez au Père ? Mais en égalant le Père au Fils par une portion de ses attributs, vous affaiblissez, que dis-je, vous anéantissez la Divinité ! Si vous n'accordez au Fils que certaines perfections divines, vous le faites inégal au Père, et si vous lui communiquez toutes les perfections, vous en faites un véritable Dieu, et vous avouez que Jésus-Christ a eu raison de se faire *égal à son Père*, comme le dit ici saint Paul.

Il y a trois choses en Jésus-Christ. Premièrement, *une forme de Dieu*. Comme lorsque Jésus-Christ a *pris la forme de serviteur*, il a revêtu la nature humaine avec toutes ses affections. *Comme il était homme, parfaitement semblable à nous, excepté le péché*, il faut qu'ayant *la forme de Dieu*, il ait eu l'essence et toutes les perfections divines. Remarquez l'opposition que saint Paul fait entre *la forme de Dieu*, et *la forme de serviteur*. Si Jésus-Christ n'avait eu que les apparences de la Divinité, et je ne sais quels degrés des perfections divines, l'opposition serait fautive, et saint Paul abuserait de notre simplicité, en opposant un Dieu apparent et en figure, à un homme qui est véritablement dans la bassesse. Selon saint Paul, Jésus-Christ a été en forme de Dieu, comme il a été en forme de serviteur ; et il est incontestable que Jésus-Christ a été véritablement homme,

⁸ considéré comme un butin

⁹ vous continuez

comme nous, on ne doit plus aussi contester qu'étant en *forme de Dieu*, il n'ait réellement la nature et les perfections de la Divinité. Remarquez ensuite la différence des expressions de saint Paul. Si l'apôtre voulait nous donner le moindre soupçon que Jésus-Christ n'était pas aussi véritablement Dieu, qu'il était véritablement homme, il était obligé, en parlant de la nature divine, de changer ses expressions ; il devait les affaiblir. Du moins, vous m'avouerez¹⁰ qu'il ne devait pas faire précisément le contraire. Cependant, lorsqu'il parle de la divinité du Fils, il dit nettement qu'il *avait la forme de Dieu*. Il n'adoucit point ce dogme par aucun terme qui donne prétexte à l'erreur de s'applaudir¹¹. Quand il parle de la nature humaine, il ajoute *qu'il a été semblable aux hommes, et qu'il a été trouvé en la figure d'un homme*. Si saint Paul, après avoir parlé de *la forme de Dieu*, avait ajouté qu'il était *semblable* à Dieu, et qu'il avait la *figure* de la Divinité, quels triomphes l'hérétique ne tirerait-il pas de ces adoucissements prétendus ? On chercherait en Jésus-Christ des traits de ressemblance, et une figure apparente entre le Père et le Fils ; mais s'il ajoute quelque chose, c'est que *le Fils est égal au Père*. Puis donc que¹² saint Paul s'exprime plus fortement et plus nettement sur la nature divine de Jésus-Christ que sur son humanité, il est plus incontestable, par le témoignage de cet apôtre, que Jésus-Christ est Dieu, qu'il n'est incontestable qu'il est homme.

Secondement, Jésus-Christ a *l'égalité avec son Père*. Et en quoi consiste cette égalité ? Saint Paul l'explique : c'est qu'en lui *habite toute plénitude de divinité*. Que voulez-vous au-delà de cette plénitude ? Vous l'anéantissez en ôtant à Jésus-Christ son éternité et sa toute-puissance. Si vous ne lui donnez qu'une plénitude *de grâce et de vérité*, il est vrai, vous l'élevez au-dessus des prophètes, qui, quoique divinement inspirés, ignoraient une partie des vérités évangéliques, et ne pouvaient les annoncer pleinement. Vous l'élevez encore au-dessus des anges, qui ne sont point les véritables sources du salut et de la grâce, mais vous ne laissez pas¹³ d'affaiblir l'expression de l'apôtre, qui, non content de donner à Jésus-Christ une plénitude de grâce et de vérité, lui attribue encore une plénitude de divinité. Mais comment peut-il avoir une plénitude de divinité sans être parfaitement égal à son Père ?

Enfin, l'égalité du Fils avec le Père est fondée sur un droit légitime et naturel, car il ne l'a point *réputé rapine*¹⁴.

On s'est imaginé que saint Paul, écrivant aux Philippiens, qui conservaient une profonde vénération pour Alexandre le Grand, voulait leur apprendre qu'au lieu que ce jeune ambitieux, célèbre par tant de conquêtes, avait voulu se faire adorer comme Dieu, quoi qu'il vit le sang couler de ses plaies et qu'il n'eût pu se garantir¹⁵ du poison qui le tua à la fleur de son âge, au milieu de ses triomphes ; Jésus-Christ, sans avoir ravagé l'univers, prenait à plus juste titre le nom de Dieu et demandait leurs adorations. On a dit encore que cet apôtre faisait allusion aux apothéoses des païens, dans lesquelles un aigle, qui sortait du bûcher, poussé par la violence des flammes, volait fort haut et semblait *ravir* l'âme du prince, et l'emporter au ciel pour la placer au

¹⁰ ici au sens de : vous m'accorderez, vous serez d'accord avec moi

¹¹ se féliciter

¹² Donc, puisque ...

¹³ vous continuez

¹⁴ considéré comme un butin

¹⁵ se protéger

rang des dieux. Enfin, car on ne se lasse point de faire des conjectures pour donner plus d'imagination et de littérature à saint Paul, on assure qu'il fait allusion aux dépouilles que les vainqueurs avaient remportées sur leurs ennemis et dont ils érigeaient des *trophées*. Jésus-Christ, selon ces interprètes, n'a point fait trophée de sa divinité, comme les conquérants font des dépouilles qu'ils ont emportées. Ce n'est point par le secours d'un aigle qui s'envole et qui enlève dans le ciel son âme qu'il devient Dieu. Ce n'est point par de semblables ravissements que sa divinité s'acquiert, mais Jésus-Christ se l'approprie par un droit naturel et légitime.

Toutes ces allusions sont froides, mais on peut faire une réflexion utile au sujet que nous traitons. Saint Paul, qui écrivait aux Philippiens, accoutumés¹⁶ à l'adoration des demi-dieux, aurait affermi cette idolâtrie condamnée par la Loi et par l'Évangile s'il les avait obligés de mettre au rang des dieux et de *fléchir le genou au nom* d'une personne qui n'aurait pas été le Dieu souverain. En effet, pourquoi renoncer aux apothéoses païennes, si vénérables par la pompe¹⁷ de leurs cérémonies et par leur antiquité, pour en faire de nouvelles, en faveur d'un Jésus, s'il n'est pas plus Dieu que les autres ? Pourquoi renverser les statues et les autels consacrés aux Alexandres et aux héros connus, pour leur substituer un homme crucifié ? C'était là une plainte fort naturelle au païen, et saint Paul devait mettre de la différence entre ces deux cultes, s'ils avaient également la créature ou des hommes mortels pour objet ; mais il n'en reconnaît point d'autre que celle qu'il tire de la nature de Jésus-Christ, qui mérite qu'on fléchisse le genou devant lui, parce qu'il a la *forme de Dieu, et qu'il est égal à son Père*, et les Philippiens en sont tellement convaincus qu'en renonçant à tout autre culte, ils adorèrent uniquement Jésus.

Il met cette différence donc entre les dieux du paganisme et celui qu'il veut faire adorer. C'est que les uns s'attribuaient la divinité par une usurpation sacrilège, ou par des enlèvements apparents de leur âme, au lieu que Jésus-Christ est Dieu en vertu d'un droit légitime ; il ne l'a point ravi, il ne se l'est point approprié par violence, par art ou par injustice : il n'a point *réputé rapine*¹⁸ *d'être égal à Dieu*.

On a vu des profanes qui voulaient ravir à Dieu son existence et son pouvoir pour se l'attribuer. On a vu l'homme qui sur les fausses promesses du démon s'imaginait devenir Dieu. On a dit que les anges dans le ciel aux pieds du trône de la Divinité ont tenté de la déplacer afin de s'y asseoir. Ce sont là autant d'attentats qui méritent d'être punis par des supplices éternels. Mais Jésus-Christ, éloigné de ravir à Dieu ce qui lui appartient, n'en prend le titre que parce qu'il en a la forme et l'essence, qu'il *est Dieu de Dieu et lumière de lumière*. C'est ce que saint Paul a voulu nous apprendre en disant que Jésus-Christ *n'a point réputé rapine*¹⁹ *d'être égal à Dieu*, et il n'est point nécessaire d'avoir recours aux rites des païens pour expliquer sa pensée.

Comment conteste-t-on au Fils sa divinité, puisqu'il se l'est appropriée, malgré l'obéissance qu'il rendait à son Père ? Que ses ennemis ont fait de cette prétention un crime digne de mort, que les anges en font la matière de leurs éloges, et que Dieu y a apposé son sceau et son approbation.

¹⁶ habitués

¹⁷ les fastes

¹⁸ considéré comme un butin

¹⁹ considéré comme un butin

I. Il est bon de savoir la pensée de Jésus-Christ, car il devait se connaître. D'ailleurs, sa divinité étant contestée par des hommes qui l'adorent ou qui le couronnent de leurs éloges, il est non seulement un témoin fidèle, mais un juge dont l'autorité seule peut décider la controverse. Ecoutez ce divin Rédempteur, et apprenez de sa bouche ce qu'il est. *Avant qu'Abraham fût, j'étais, car il a vu ce jour et s'en est réjoui.* Il fait remonter son origine beaucoup plus haut, puisqu'il se fait aussi ancien que le monde, car il a créé les cieux, et rien de ce qui *s'est fait, n'a été fait sans lui.* Il s'appelle lui-même *le propre Fils de Dieu égal à son Père* ; il est la lumière du monde comme le Père ; il est comme lui la vérité et la vie ; comme le Père, il donne la vie et l'immortalité à ceux qui croient en lui ; il nous mène jusqu'à la source de ces attributs et de tous ces effets qui ne peuvent sortir que de la main d'un Dieu. C'est qu'il est un avec son Père : *Le Père et moi sommes un.* Expliquez, comme vous voudrez, la préexistence de Jésus à lui-même, dès le temps d'Abraham et dès la création du monde ; faites-le, si vous le pouvez, créer l'univers et descendre du ciel avant qu'il y soit monté après sa résurrection, ou qu'il ait existé, mais comment expliquerez-vous cette unité du Fils avec le Père qui emporte une égalité si parfaite ? Cependant il se disait propre Fils de Dieu, égal à son Père, un avec lui.

Examinez, je vous prie, le christianisme indépendamment de ses mystères ; vous trouverez que c'est l'Évangile qui déterre²⁰ des vertus inconnues ; c'est l'Évangile qui donne à ces vertus un principe et une fin plus noble que celle des philosophes ; c'est l'Évangile qui développe²¹ le néant de la créature et le remède à tous ses besoins que le païen n'avait fait qu'entrevoir. D'ailleurs, représentez-vous Jésus-Christ dans la bassesse, établissant cette religion excellente et ne trouvant point de plus grand obstacle à son progrès que la divinité qu'il s'attribue ? Concevez-vous que ce Jésus dont la religion est si pure, et la sagesse si éclatante, s'attribuât la divinité malgré la misère qui l'assiégeait, et contre le préjugé général de la nation qu'il voulait convertir, s'il n'avait cru qu'elle lui était due, et qu'il la possédait légitimement ? Que les tyrans, fiers de leur grandeur, veuillent imiter les foudres de leur Jupiter sur un pont d'airain, ou qu'ils souffrent²² qu'un peuple flatteur leur érige des autels, je n'en suis pas étonné ; mais qu'un homme qui n'a point d'autre relief que celui qu'il attend du ciel, qui se trouve dans l'oppression, entreprenne de persuader à un peuple prévenu de l'unité d'un Dieu, qu'il *a la forme de la Divinité, qu'il est égal à Dieu*, c'est ce qu'on ne conçoit pas.

Ce Jésus sait qu'il doit mourir sur une croix, et que la divinité qu'il s'approprie sera le fondement de sa condamnation. Cependant il sacrifie sa vie pour conserver ce titre de Fils de Dieu. Que pouvait-il espérer en mourant pour soutenir une divinité imaginaire ? Il devait croire que ce que le Souverain Sacrificateur aurait lié sur la terre, serait lié dans le ciel ; il ne devait attendre rien que de terrible de la part du Dieu souverain dont il usurpait les droits. S'il n'était pas Dieu, il ne pouvait, ni prévoir, ni espérer que sa religion, confiée à douze pécheurs ignorants et faibles, dont l'un était traître, s'étendrait dans tout l'univers, et que son nom passerait avec honneur jusqu'à la postérité la plus éloignée. Au contraire, il devait être persuadé que l'ignominie de sa mort et la faiblesse de ses disciples rendrait ce nom odieux, et l'anéantirait en peu de jours. Cependant il ne change point de conduite. Il soutient jusqu'à sa mort, devant le

²⁰ découvre (une chose cachée)

²¹ éclaire, explique

²² tolèrent

tribunal sacré de l'Eglise, qu'il est Dieu. Il se repose du progrès de sa religion sur ces hommes dont la frayeur et la lâcheté présente lui apprenaient assez ce qu'il devait attendre naturellement dans l'avenir, s'il n'avait pas un pouvoir infini pour les soutenir. Le succès a justifié ses espérances. Il faut donc nécessairement que Jésus-Christ soit Dieu, comme il le disait. Il faut, ou que son Evangile soit faux, ou que sa divinité soit véritable, car il n'y a point de milieu entre le plus sacrilège de tous les attentats et sa divinité, et puisque nous sommes convaincus que l'Evangile est divin, nous devons tous reconnaître que Jésus-Christ a la forme de Dieu et qu'il est égal à Dieu. C'est là mon premier témoin de cette vérité importante.

II. S'il y avait quelque difficulté sur la pensée de Jésus-Christ, ses ennemis la lèveraient. Nous ne faisons pas la Synagogue juge du différend que nous avons sur la divinité de Jésus-Christ contre ceux qui la combattent, mais nous la regardons comme un témoin et un interprète qui achève de développer les sentiments du Fils de Dieu, et qui nous apprend ce qu'il enseignait sur sa propre divinité. Dès le moment que Jésus veut révéler aux incrédules son unité avec le Père, *le Père et moi sommes un*, la multitude s'arme de pierres pour le lapider, parce qu'*étant homme, il se faisait Dieu*²³. Si Jésus-Christ ne s'était vanté que d'une union parfaite de volontés et de désirs avec son Père, les Juifs ne l'auraient pas lapidé comme un blasphémateur, car c'était là une vertu et une qualité digne de louange. Ils n'étaient irrités contre lui que parce qu'il se *faisait Dieu, quoi qu'il fût homme*. Les Juifs ne reconnaissant qu'un seul Dieu souverain, il fallait qu'il regardassent Jésus-Christ comme s'appropriant l'essence et la nature de ce Dieu véritable qu'ils adoraient ; car ils l'accusaient de se faire *Dieu*, et Jésus-Christ, au lieu d'adoucir une vérité qui les irritait, redoubla leur fureur en soutenant que ses actions prouvaient suffisamment que le Père et lui étaient un. Ils regardèrent cela comme un second blasphème ; c'est pourquoi *ils cherchaient une seconde fois à le prendre, mais il échappa de leurs mains*. Comment Jésus-Christ était-il un blasphémateur digne d'être lapidé s'il ne se faisait pas véritablement Dieu ?

Entre les ennemis de Jésus-Christ, choisissons le Souverain Sacrificateur. Ce chef de la religion adjura Jésus-Christ, *par le Dieu vivant*, de lui dire s'il était *le Messie, le Fils de Dieu*. Jésus-Christ *s'était tu* lorsqu'on l'avait interrogé sur son corps qui devait être crucifié et ressusciter dans trois jours : *Détruisez ce Temple, et je le relèverai en trois jours*. Mais plus jaloux de sa divinité qu'on révoque²⁴ en doute que de son humanité qui doit être crucifiée, il répond nettement qu'il est *le Fils de Dieu*. La religion du serment, la crainte de ce Dieu vivant, par lequel on l'adjurait et dont il usurpait le nom et l'essence, l'autorité de Caïphe, la vue du supplice qui devait être la suite de sa réponse, devaient l'obliger à la rendre précise et véritable. Au lieu de se taire, il parle, mais ni la vue de ses ennemis et de ses bourreaux, ni l'idée d'un Dieu tout-puissant et vengeur, ni celle d'un supplice cruel ne le fait point chanceler ; il soutient jusqu'au dernier soupir qu'il est *le Fils de Dieu*. Le Sacrificateur explique ce terme, qui fait aujourd'hui quelque difficulté, à cause de la génération éternelle du Fils, et quel sens donne-t-il à cette expression ? Entend-il par là que c'était un homme extraordinaire envoyé de Dieu ? Non content de cela, il traite Jésus-Christ de blasphémateur, il déchire sa robe, comme la Loi l'ordonnait de faire lorsqu'on entendait proférer un blasphème contre le Dieu souverain.

²³ Jn 10.33

²⁴ met

Le Souverain Sacrificateur ne reconnaissait point de milieu entre le souverain Dieu et la créature. Il n'y avait point de demi-dieux dans sa religion, comme dans le paganisme ; lors donc qu'il traite²⁵ Jésus-Christ de blasphémateur et qu'il déchire sa robe à cause du blasphème qu'il a proféré en se disant *Fils de Dieu*, il a cru nécessairement que Jésus-Christ se faisait un dieu souverain. On ne peut pas aussi douter que ce ne fût la pensée de Jésus-Christ, élevé dans la même religion que lui, et qui n'enviait point la qualité des dieux du paganisme. Dire que le Sacrificateur attribuait malignement cette pensée à Jésus-Christ, parce qu'il avait dessein de le perdre, c'est confirmer notre sentiment, bien loin de le détruire, car si le Souverain Sacrificateur voulait que la réponse de Jésus-Christ fût le prétexte de sa condamnation et de sa mort, il entendait par le terme de *Fils de Dieu* une divinité souveraine. En effet, si Jésus-Christ n'avait été Fils de Dieu que par l'imitation des œuvres de son Père, ou par grâce et par adoption, il n'aurait pas été digne de la mort ; il l'aurait pu dire et soutenir en présence du Conseil, et il n'y aurait eu là ni blasphème, ni occasion de déchirer sa robe. D'ailleurs, Jésus-Christ ne se plaint point qu'on lui prête une pensée pleine de blasphème et d'impiété, mais au contraire, il approuve et fortifie l'accusation du pontife. Le Souverain Sacrificateur et Jésus-Christ s'accordaient donc parfaitement sur le sens de cette expression : *Tu es le Fils de Dieu*. Le Sacrificateur, qui voulait perdre Jésus-Christ, lui demandait s'il s'appropriait véritablement et réellement la divinité, afin d'avoir une raison de le faire mourir comme un blasphémateur ; et pour rendre la preuve plus sensible qu'il était convaincu de la vérité de cette accusation, il déchira sa robe. D'un autre côté, Jésus-Christ, bien loin de dissiper un préjugé qui allait lui coûter la vie, l'affermir en ratifiant ce qu'il avait dit, et en relevant l'éclat et la gloire qui étaient attachés à la qualité de Fils de Dieu. Il n'y a donc point de doute que Jésus-Christ n'ait soutenu qu'il était véritablement Dieu, et que le Souverain Sacrificateur n'ait déchiré sa robe, parce qu'il regardait ce sentiment comme un blasphème. Quand [bien] même le Souverain Sacrificateur aurait attribué à Jésus une pensée qu'il n'avait pas, ce Jésus qui prévoyait sa condamnation et sa mort inévitable, s'il ne se déchargeait pas d'un blasphème apparent, n'aurait pas souffert²⁶ une accusation si injuste et si honteuse pour lui dans toute la suite des siècles, sans l'éclaircir et sans la repousser. Mais l'un regarde la réponse comme un blasphème et déchire sa robe, et l'autre ratifie cette pensée et souscrit, pour ainsi dire, à sa mort plutôt que de la réfuter. Il n'y a donc point de milieu à prendre entre le Juif et nous. Il faut embrasser l'impiété de ces incrédules, ou reconnaître que Jésus-Christ est véritablement Dieu. Ennemis de la divinité de Jésus, vous ne faites point assez en lui ôtant son essence et sa nature divine ; vous devez avec le Souverain Sacrificateur déchirer vos robes, passer dans le parti des Juifs qui l'ont crucifié ; ou bien, si la sagesse, les vertus de Jésus, et l'excellence de la religion chrétienne vous charment assez pour la conserver, vous devez adorer avec nous Jésus-Christ comme *Dieu béni éternellement avec son Père*.

III. Les anges forment un troisième ordre de témoins par les adorations qu'ils rendent au Fils de Dieu. Le culte est la matière la plus délicate de la religion. On ne peut se tromper sur cette matière dans le ciel, où l'unique objet de l'adoration est présent. Que les hommes sur la terre adorent l'ouvrage de leurs mains, et que par de vaines subtilités ils tâchent de justifier le culte qu'ils rendent à la créature, cela est ordinaire ; mais on ne peut soupçonner de semblable erreur,

²⁵ donc, lorsqu'il traite

²⁶ toléré

ni d'illusion dans le Paradis, où les anges, pleinement illuminés, ne peuvent détourner les yeux sur aucun autre objet que Dieu pour l'adorer. Cependant, ces anges (1) adorent Jésus-Christ et lui font hommage du bonheur et de la gloire qu'ils possèdent ; (2) Ce n'est pas seulement un ange d'un ordre inférieur : les chérubins, les séraphins même, qu'on place dans le plus haut degré d'élévation, plient devant le Fils, car *tous les anges* l'adorent. (3) Ce n'est point par un éblouissement que la grandeur de ce Fils leur a causé qu'ils s'humilient devant lui. C'est par soumission et par obéissance pour le souverain Maître du ciel, qui en introduisant son Fils au monde *a ordonné que tous les anges l'adorent*. (4) Ce n'est point par une obéissance aveugle qu'ils s'abattent²⁷ devant ce Fils ; leur culte est fondé sur des raisons solides ; c'est parce *qu'il a hérité un nom au-dessus d'eux* ; c'est parce qu'il est la *resplendeur*²⁸ *et le caractère engravé du Père*. Ils savent, ces esprits bienheureux, qu'ils n'ont rien contribué à la création de l'univers, et qu'ils ne pouvaient pas même être les ministres, ni les coadjuteurs de Dieu dans un ouvrage qui demandait une puissance et une nature infinie. Au lieu *que c'est par le Fils que les siècles ont été créés, il a fondé la terre dès le commencement, et les cieux sont l'ouvrage de ses mains ; et ils le voient encore soutenant toutes choses par sa parole toute-puissante*²⁹. Les anges savent qu'il ne leur est pas permis de monter sur le trône de Dieu. C'est cette témérité insolente qui a précipité dans les enfers pour toute l'éternité des milliers d'esprits, au lieu que le Fils a pris possession de l'empire, et qu'ils le contemplent *assis à la droite* de son Père. Ils ne sont que des *esprits administrateurs*, et leur gloire consiste dans l'obéissance qu'ils rendent à Dieu auprès de ceux qui doivent hériter le salut, au lieu que le Père a dit à son Fils³⁰ : *O Dieu, ton trône demeure de siècle, et ton trône est un trône de droiture*. (5) [Ni l]a raison, ni l'Écriture ne nous donnent aucune idée d'une nature qui tienne le milieu entre les anges et Dieu. Les anges sont des esprits purs, parfaitement saints, parfaitement heureux. Il ne leur manque aucun degré d'excellence que la divinité. Cependant, quelle différence énorme entre Jésus-Christ et les anges ! Car non seulement il lui a donné un nom plus excellent qu'aux anges, mais ils sont obligés de l'adorer. L'adoration met une différence infinie entre deux objets. Il faut nécessairement que celui qu'on adore soit Dieu. La Loi y était expresse. Elle ne souffrait³¹ aucun partage de culte entre la créature et le Créateur. Lisez tous les prophètes, vous ne verrez point que les anges crient à d'autre qu'à Dieu : *Saint, saint, saint est l'Éternel des armées*. L'Évangile a resserré les règles de la Loi sur l'unité du culte, au lieu de les étendre et de les affaiblir. Ce ne sont pas ici des hommes sujets à l'erreur ; ce sont des anges qui adorent Jésus-Christ, qui l'adorent dans le ciel, qui l'adorent en présence de Dieu son Père. Il faut nécessairement qu'ils le regardent comme un dieu qui n'a point réputé rapine³² d'être égal à son Père.

IV. Voulez-vous un témoignage plus fort que celui des anges, je vous produirai celui de Dieu même. Je ne vous mènerai point sur les bords du Jourdain³³ pour y entendre ce Père qui crie : *C'est ici mon Fils bien-aimé, auquel j'ai pris mon bon plaisir : écoutez-le*. L'hérétique nous

²⁷ ici sans doute au sens : se prosternent

²⁸ éclat ; ici peut-être plutôt : reflet

²⁹ Hb 3.10

³⁰ Hb 1.8

³¹ tolérait

³² considéré comme un butin

³³ Basnage écrit « Jordain ».

chicanerait sur le terme de *Fils*, et, content de donner son attention à une homme miraculeux, il ne voudrait point le reconnaître pour Dieu. Mais Jésus-Christ s'attribuait l'unité et l'égalité avec son Père ; en un mot, il voulait être Dieu comme lui, car *il était en forme de Dieu*, et il n'a point *réputé rapine*³⁴ *d'être égal à Dieu*. Voilà la prétention du Fils. Que son sort doit être triste, si cette prétention est injuste et mal fondée ! Le Père capable de foudroyer l'impiété la plus affreuse qui eût encore paru, la laissera-t-il impunie ? Et la couronnera-t-il de toute sa gloire ? Qu'il en soit lui-même le juge : *Eternel, lève-toi et juge toi-même ta cause*. Vous qui connaissez la jalousie de Dieu pour sa gloire, doutez-vous qu'elle ne s'arme et qu'elle n'inflige les derniers supplices ? Celui qui a crié lui-même : *Donnerais-je ma gloire à un autre ?* l'abandonnerait-il ? Il ne s'agit point ici d'un rayon de gloire ; c'est toute sa gloire qu'on lui ravit. Ce n'est pas seulement sa gloire, mais son pouvoir, sa nature, son essence qu'on s'approprie. Quand sa jalousie se réveillera-t-elle, si ce n'est dans cette circonstance ? Il est donc certain que la conduite de Dieu est un sceau qu'il appose à la divinité du Fils, et que du châtiment ou de la repentance dépend notre foi sur la nature divine de Jésus-Christ. Je ne vous dirai plus que Dieu s'est reposé sur son Fils de la création de l'univers ; je ne vous dirai point qu'il l'a choisi pour racheter le genre humain ; tout cela peut être contesté. Lisez seulement la suite de mon texte : *Pour cette cause Dieu l'a souverainement élevé et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou se ploie*³⁵, *tant ce qui est aux cieux que ce qui est en la terre et au-dessous de la terre*. Quoi, le Dieu éternel couronne son Fils de sa propre main, et, après lui avoir entendu dire sur la terre qu'il était *Dieu égal à lui, un avec lui*, il l'élève souverainement, il lui donne un nom au-dessus de tout nom et le fait seoir³⁶ à sa droite ? Quoi, le Dieu, que j'ai toujours connu souverainement jaloux de sa puissance, veut que les hommes fléchissent *le genou devant son Fils*, que *les anges du ciel l'adorent*, qu'il n'y ait pas jusqu'aux démons dans les enfers qui ne plient sous son empire, puis-je douter après cela que la divinité que le Fils s'est attribué, et pour laquelle le Souverain Pontife l'a condamné comme blasphémateur et comme un impie, ne soit réelle, reconnue des anges et de Dieu son Père ? Saint Paul a raison de nous dire que Jésus-Christ a voulu *être égal à Dieu*. Qui lui arrachera cette égalité, puisque le souverain Maître du ciel la lui cède, et lui élève à ses côtés un trône de justice qui ne périra jamais ?

V. Lorsque Jésus-Christ s'approprie la divinité, les Juifs crient au blasphème et veulent le lapider, mais ce zèle, qui aurait dû être agréable à Dieu, est puni par le renversement de leur ville, de leur Temple, de leurs autels, de leur religion, et l'anéantissement des promesses que Dieu leur avait faites. Les anges éclairés adorent ce Fils que les Juifs lapident, et Dieu le *fait seoir*³⁷ *à sa droite jusqu'à ce que tous ses ennemis aient été foulés et mis pour le marchepied de ses pieds, parce*, dit saint Paul, *qu'il n'a point réputé rapine*³⁸ *d'être égal à Dieu, et qu'il s'est anéanti ; Dieu l'a souverainement élevé*. En vérité, j'aime mieux croire sur cette matière Jésus-Christ que ses bourreaux, l'assemblée des anges que celle des Juifs, et Dieu le Père, qui couronne son Fils, que le Souverain Sacrificateur qui le condamne comme un blasphémateur à la mort.

³⁴ considéré comme un butin

³⁵ se plie

³⁶ asseoir

³⁷ asseoir

³⁸ considéré comme un butin

VI. Il ne reste plus qu'un refuge ; c'est celui de la raison, qui se soulève contre ce mystère, et on respecte assez ce juge souverain pour se tourner de tous les côtés, avoir recours aux figures les plus violentes, plutôt que de recevoir un dogme qui la choque aussi évidemment que la pluralité des personnes divines dans une seule et même essence. Je ne bannis point la raison de la religion ; à Dieu ne plaise ! J'appelle souvent à son tribunal, et j'en reçois les décisions avec respect, bien loin de la récuser. En effet, quel préjugé serait-ce pour toutes les nations infidèles si on leur apprenait que le premier sacrifice qu'elles doivent faire en entrant dans le christianisme est celui de leur raison et du bon sens ? Comment convaincrez-vous cet athée de l'existence d'un Dieu si vous ne tirez vos preuves du sein de la raison ? Comment convaincrez-vous le profane de la divinité de la révélation si vous ne raisonnez avec lui ? Nous nous servons donc de la raison, et nous l'appelons toujours à notre secours. Mais nous disons que la raison, après nous avoir menés aussi loin qu'elle peut, nous remet entre les mains de la foi, qui nous conduit beaucoup plus loin, parce qu'elle joint les lumières divines à celle des hommes, et le secours de la révélation à celui de nos raisonnements.

J'explique cette pensée par la comparaison des sens et de la raison. Les sens sont juges légitimes des objets matériels. Cependant, si vous donnez trop d'étendue à la juridiction des sens, vous tombez dans l'erreur. Au-delà d'une certaine proportion, il faut appeler la raison à leur secours, afin de les aider et de découvrir ce qu'ils ne peuvent apercevoir. Cet homme qui est dans une vallée profonde voit moins que celui qui est sur le haut d'un rocher ; mais si celui-ci dans son élévation croyait voir toute la mer, ou qu'il assurât qu'il n'y a point d'eau au-delà de sa vue, il se tromperait. En appelant la raison à son secours, il apprend qu'il y a une vaste étendue d'eau dont les sens ne peuvent découvrir le bout. Disons la même chose de la raison et de la foi. Il y a des degrés de connaissance dans les hommes, à proportion que leur raison est pure et cultivée, mais si vous voulez étendre cette raison à des objets qui sont au-dessus d'elle, et si vous voulez nier tout ce qu'elle ne connaît pas, vous tomberez dans le même aveuglement qu'on reproche à ceux qui ne veulent recevoir que ce qui frappe les sens.

Comme on appelle la raison au secours des sens, dont le témoignage est sûr, mais trop borné, il faut aussi avoir recours à la foi, qui s'étend plus loin que la raison, quelque certaine et quelque vaste que soit sa connaissance.

Je compare la raison avec elle-même. Cette raison est courte et chancelante dans les hommes grossiers. Ils nient des faits et des phénomènes très véritables parce qu'ils y trouvent de la contradiction et de l'impossibilité que leur raison trop bornée ne peut lever. Les autres connaissent la vérité par la méditation et par la lecture des livres où la matière est expliquée, et quoi qu'il reste quelque difficulté sur ces phénomènes, ce qui enfante les contestations, on ne laisse pas³⁹ de les admettre, lorsque les preuves en sont nettes et précises. Le philosophe doit accorder au théologien l'avantage qu'il a sur les hommes grossiers. Ce philosophe, entêté de sa raison comme si elle était la lumière unique et le seul guide qu'on doit suivre, nie les mystères de la religion parce qu'ils lui paraissent impossibles. Le théologien, ayant la révélation à la main, lui donne plus de connaissance qu'il n'en a. Il est au philosophe ce que le philosophe était à

³⁹ on continue

l'homme grossier. Il lui ouvre un livre divin, dans lequel les faits, les événements et les mystères qu'il croyait impossibles sont attestées comme véritables. Il ne peut prendre que l'un de ces deux partis, ou de rejeter le livre divin comme le paysan incrédule rejette les méditations et l'autorité des philosophes sur ce qui lui paraît incroyable ; ou bien la raison veut qu'il se soumette à l'autorité de Dieu et reçoive ce qu'on lui révèle, malgré la difficulté qui reste et qui ne peut être parfaitement développée⁴⁰.

Je ne fais point de tort aux philosophes quand je dis que la raison, quoique fort étendue, ne laisse⁴¹ pas d'être courte, car cela lui arrive sur une infinité d'objets qui sont de son ressort. Le plein et le mouvement, la divisibilité et l'indivisibilité de la matière sont presque également incompréhensibles, mais lorsque cette raison veut s'élever de la terre au firmament, ne vous apercevez-vous pas qu'elle s'affaiblit et qu'elle vous quitte en chemin ? On a beau distinguer des tourbillons, donner aux habitants de ces tourbillons un tempérament et des inclinations proportionnées à leur climat, on ne reçoit cela que comme des jeux et des amusements de la raison, trop faible pour percer jusque-là. Lorsque cette raison passe du firmament au ciel, ne m'avouerez⁴²-vous pas qu'elle doit sentir de nouveaux degrés d'affaiblissement ? Elle doit trembler en s'élevant si haut ; elle n'a que des idées obscures d'un esprit, lors même qu'elle⁴³ le porte dans son sein. Que sera-ce lorsqu'il faudra juger d'une essence pure et infinie ? Vouloir réduire les opérations de l'infini aux lumières étroites de la raison, n'est-ce pas une absurdité grossière, puisque l'infini s'étend infiniment au-delà de ce qui est borné ? Comme les sens appellent la raison à leur secours lorsque les objets s'étendent au-delà de leur portée, la raison, par la même nécessité, est obligée d'appeler la foi à son aide, afin de connaître une essence spirituelle et infinie. Comme la raison grossière de l'ignorant est obligée d'appeler la raison éclairée par l'étude, ou par l'expérience, cette même raison éclairée par l'étude doit appeler la foi instruite par la révélation. La foi va plus loin que la raison, parce qu'elle n'a pas seulement pour guide la lumière naturelle, mais la révélation divine. Il ne s'agit donc que de savoir ce que porte cette révélation.

Le Saint-Esprit a parlé d'une manière intelligible, car son inspiration aurait été inutile si en animant les écrivains sacrés, il leur avait fait parler le langage du ciel, inintelligible et impénétrable pour les hommes. Dieu nous aurait tendu des pièges jusques dans sa parole si au lieu d'expliquer la vérité en termes naturels et simples, il nous avait obligés d'avoir recours à des explications forcées. Aurait-on pu alors démêler la vérité de la religion ? Ne serait-elle pas devenue le jouet du caprice des hommes qui, à force de bras et de machines, auraient trouvé dans la révélation divine tout ce qu'ils auraient voulu ?

Il n'y a point de terme plus connu dans l'Écriture que celui de *Dieu*. On sait ce que c'est que l'*égalité*. L'Écriture nous crie en mille endroits que Jésus-Christ est *Dieu*, qu'il est *égal à Dieu*, et la raison nous apprend à développer le sens de ces expressions. Quoique la raison ne s'entende

⁴⁰ ôtée, dévoilée

⁴¹ cesse

⁴² accorderez

⁴³ même lorsqu'elle

pas jusqu'à développer⁴⁴ parfaitement deux personnes divines dans une essence infinie, cependant, puisque la révélation nous apprend que Jésus-Christ est Dieu, égal à son Père, on doit recevoir ce que la révélation et la foi nous enseignent d'une manière si évidente, que la raison même ne peut le contester sans avoir recours à des explications et des sophismes qui sont indignes d'elle. En effet, la raison juge du sens de la révélation, mais ce juge doit avoir certaines règles. Il ne dépend pas de son caprice de changer ou d'abolir le sens des expressions. Il faut donc en suivre le sens lorsqu'il est évident ; cela doit arriver, surtout lorsqu'il est impossible de changer ce sens sans renverser les règles du langage, et combattre directement l'intention de celui qui parle. Il suffit donc, lorsqu'il s'agit des grands mystères, de voir ce que porte cette révélation, et quel était le but et l'intention de ceux qui l'ont donnée. C'est ainsi que par la raison même, aidée de la révélation, nous nous élevons au-dessus des difficultés de la raison ; c'est ainsi que la raison sera juge de la divinité de Jésus-Christ et décidera qu'elle est contenue dans la révélation, ce qui suffit.

II. Vous trouvez peut-être que nous vous entretenons trop longtemps de la divinité du Fils. L'anéantissement, quoi qu'il ait été le *scandale du Juif, et la folie du Grec*, est plus intéressant pour vous. C'est le sujet qui nous assemble, et c'est aussi ce qui fait la grandeur du mystère. Que Dieu tire l'univers du néant, que sa main toute-puissante étende les cieux, fonde la terre : je vois là sa puissance et sa sagesse, mais je ne trouve point dans ce grand ouvrage son amour et sa miséricorde pour les pécheurs. Dans l'anéantissement de mon Dieu, je découvre la sagesse qui l'ordonne, la justice qui se satisfait, la miséricorde qui déploie tous ses trésors presque inconnus. Il y a là un assemblage de toutes les vertus divines. Je les vois, qui agissent de la manière la plus noble et la plus miraculeuse. Il semble que toutes ces perfections réunies fassent de mutuels efforts pour accomplir un ouvrage plus noble, plus salutaire, plus difficile que celui de la création. Je l'avoue⁴⁵, je ne devais pas retarder les mouvements de votre admiration, mais j'étais obligé de prouver une vérité qui sert de fondement à l'incarnation et qui ne laisse⁴⁶ pas d'être contestée, et il nous reste encore quelques moments pour faire nos principales réflexions sur l'anéantissement de *celui qui avait la forme de Dieu, et qui était égal à Dieu, car il s'est anéanti soi-même*.

I. Vous savez que l'anéantissement du Fils de Dieu consiste en ce que *la Parole a été faite chair*. Dieu disait : *Mon esprit ne disputera point à toujours avec les hommes, car ils sont chair*. Il dédaignait d'entrer en compte avec les hommes trop méprisables pour lui, et de leur demander raison de leur conduite. Sa justice, qui ne respirait alors que la vengeance, abrégéa la vie de ces pécheurs et fit ensevelir sous le déluge *toute chair qui était sur la terre*, mais aujourd'hui le Fils de Dieu, bien loin de mépriser, de rejeter ou de punir cette chair, la prend et s'y unit, afin d'anéantir tous les droits que son Père avait contre elle.

L'homme voulait être un dieu sur la terre, et par là, cet homme aveugle et rebelle nous a perdus. Mais celui qui *était en forme de Dieu, et qui ne réputait point rapine⁴⁷ d'être égal à Dieu, s'est fait le méprisé d'entre les hommes*, et nous a sauvés. L'homme avait secoué l'obéissance qu'il devait à son

⁴⁴ dévoiler, expliquer, éclaircir

⁴⁵ Je vous l'accorde

⁴⁶ cesse

⁴⁷ considéré comme un butin

Créateur, et le Fils, qui ne devait obéissance à personne, car il était égal à Dieu, non seulement respecte son Père dans le ciel, mais se soumet à des puissances injustes, acharnées contre lui, à des juges impies, à des ennemis cruels, à des persécuteurs injustes, à des bourreaux qui lui ôtent la vie. Il est *obéissant* jusqu'à la mort de la croix ; pouvait-il porter l'obéissance et l'anéantissement plus loin ?

II. Remarquez en second lieu l'union de deux choses qui paraissent incompatibles : la divinité avec le néant. Cependant c'est ce que saint Paul nous prêche, et il est aisé de voir ce Dieu anéanti dans les principales circonstances de la nativité et de la mort du Fils de Dieu. A sa naissance, le ciel s'ouvre, et les anges qui en sortent crient que *le Sauveur, le Seigneur nous est né*. Ils en louent Dieu, ils appellent les hommes à la joie et à la reconnaissance : *Gloire soit aux lieux très hauts, en terre paix et envers les hommes bonne volonté !* Voilà le Dieu, le Seigneur et le Sauveur que les esprits glorieux célèbrent. Le païen a quelquefois allumé de nouveaux feux au firmament et fait paraître des astres à la naissance ou à la mort de ses héros, mais jamais on ne s'était avisé de faire ouvrir le séjour des dieux et d'en faire descendre des légions d'esprits pour célébrer une nativité. Ce miracle était réservé pour celui qui est véritablement égal à Dieu. Quel dût être l'étonnement de ces bergers que les anges envoyèrent à Bethlehem, lorsqu'ils trouvèrent cet enfant miraculeux dans une écurie entre les bêtes, sur le foin et sur la paille, parce qu'on lui avait refusé le logement avec les hommes ! Voilà son anéantissement.

Passons sur diverses circonstances de la vie de Jésus, où la divinité, obscurcie par les faiblesses de la nature humaine, ne laissait⁴⁸ pas de se faire reconnaître ; mais je le vois, ce divin Rédempteur, suant des grumeaux de sang à Gethsémané, traîné devant différents tribunaux, d'où partent des arrêts de condamnation et de mort. Je le vois sur une croix entre deux voleurs, environné de sacrilèges qui l'insultent et qui lui ôtent la vie. Divins apôtres, écrivains sacrés, pourquoi n'avez vous point passé sous silence tant de bassesse, un anéantissement si profond ? Prudence de la chair, retirez-vous : la Divinité n'a pas besoin de vos conseils. Il fallait que les apôtres écrivissent en témoins désintéressés les souffrances et la mort de leur divin Maître ; il fallait qu'ils nous peignissent, sans déguisement et sans art, non seulement les souffrances de Jésus, mais ses craintes, ses faiblesses, ses plaintes amères. Il y a plus, car il fallait que Jésus-Christ essayât cet anéantissement, puisque de là dépendait le salut et la vie. Mais ne soyez pas étonnés, vous allez trouver la divinité sensiblement au milieu de cette obscurité affreuse qui l'environne. Qui a pu former cette éclipse du soleil pendant le plein de la lune, et qui était si extraordinaire qu'on voyait les étoiles au milieu du jour ? Qui a pu fendre les rochers et ressusciter les morts, si ce n'est un dieu ? Qui a pu faire ce coup de grâce : porter la conversion subitement dans l'âme de ce brigand qu'une vie criminelle a traîné à la mort, et lui promettre les couronnes du ciel, si ce n'est un dieu ? Qui a pu enfanter tous ces prodiges qui ont fait crier au centenier : *Pour certain, c'est ici le Fils de Dieu !* Ce n'est point ici un disciple fidèle, un témoin suspect ; c'est un idolâtre, un instrument de la cruauté des Juifs et des Romains, qui reconnaît ce Dieu, malgré son anéantissement, et qui le confesse devant ses ennemis : ne sommes-nous pas pis que les infidèles si nous ne le reconnaissons aussi ?

⁴⁸ cessait

L'anéantissement de notre Dieu est allé plus loin que la mort. Il descend dans le tombeau, séjour ordinaire des vers et de la pourriture, mais je vois à même temps la mort engloutie en victoire par ce crucifié. Je vois les anges qui viennent dans ce même sépulcre être les témoins et les hérauts de la résurrection, comme ils l'avaient été de sa naissance. Je vois la Divinité, qui relève en trois jours ce Temple qu'une main sacrilège avait renversé. J'ai donc raison de conclure qu'il y a ici un Dieu, mais un Dieu qui s'est anéanti, comme le prêche saint Paul.

III. Je ne puis m'empêcher de faire ici une réflexion contre la vanité des hommes, car elle naît naturellement de mon texte. Souverains, jaloux de votre grandeur, nous tous, hommes fiers et superbes de je ne sais quel degré d'excellence que nous possédons, apprenons aujourd'hui ce que nous sommes en la présence, ou par opposition à Dieu, de la *poudre*⁴⁹ et de la *cendre*. C'est ainsi que parlaient Abraham et les autres saints, mais ils n'en disaient pas assez. Saint Paul nous apprend que nous ne sommes qu'un *néant*. S'il y a une distance infinie entre l'être et le néant, entre votre existence et votre destruction totale, celle que l'apôtre met entre vous et Dieu est de même nature qu'était Jésus-Christ. Il était Dieu. Quel changement est arrivé ? Il s'est fait homme. Et comment saint Paul appelle-t-il cette incarnation un *néant* ? Celui, dit-il, *qui était en forme de Dieu s'est anéanti soi-même ; car il a pris la forme de serviteur et s'est fait semblable aux hommes*. Vantez-vous après cela vos grandeurs qui vous distinguent des autres hommes, ces droits de naissance et de l'autorité, ces trônes superbes qui en élevant quelques personnes au-dessus du reste des mortels, semblent les approcher plus près de Dieu, et les rendre plus dignes de ses regards par la ressemblance qu'elles ont avec lui. Tout cela, étant extérieur à la nature humaine, ne peut faire une grandeur véritable, et si la nature elle-même n'est qu'une ombre fugitive et passagère, une goutte d'être qui s'écoule, sans que rien [ne] puisse l'arrêter ; si notre nature n'est qu'un néant par opposition à Dieu, d'où vient notre orgueil et la fierté des hommes ? Ce n'est pas moi qui entreprends de l'humilier, c'est saint Paul qui assure que la Divinité s'est anéantie par l'incarnation.

IV. Vous devez remarquer que l'anéantissement du Fils de Dieu est volontaire, car saint Paul dit qu'il s'est anéanti soi-même. Les hommes sont dans leur néant par nécessité. C'est un défaut attaché à la nature dont ils ne peuvent se garantir⁵⁰, ni se délivrer ; mais Jésus-Christ s'y est mis volontairement. En effet, qui pouvait forcer ce Fils éternel, lequel reposait dans le sein de son Père, à descendre sur la terre et à s'y charger d'une croix, si ce n'est son amour pour nous ?

Il fallait nécessairement que Jésus-Christ existât avant son incarnation, puisque c'est lui qui a voulu s'abaisser jusqu'à naître dans le sein d'une vierge, et à devenir homme. Il fallait aussi qu'il possédât quelque degré de gloire et de puissance, car son anéantissement volontaire suppose qu'il s'en est dépouillé. Et que possédait ce Fils avant que de naître ? Il nous parle d'une *gloire qu'il avait eue dès le commencement* et dont il demanda la restitution à son Père. Les hommes peuvent-ils avoir de la gloire avant d'être ? Saint Paul nous apprend plus positivement ce qu'il avait : *Il était en forme de Dieu*. Vous dites que cette *forme de Dieu* consiste dans l'empire et le commandement, mais il est aisé de voir que le commandement, qui est un acte passager, commun à Dieu et aux hommes, ne peut faire toute la forme d'un Dieu. Si l'empire du Fils est

⁴⁹ poussière

⁵⁰ se protéger

égal à celui du Père, aussi souverain, aussi absolu, il faut que le Fils ait la nature et les perfections de son Père, et alors il a véritablement la forme de Dieu. Mais je demanderai toujours en quel temps Jésus-Christ a possédé cet empire ? Le possédait-il au temps de la création, lorsqu'il disait *que la lumière soit, et la lumière fut* ? Il vivait donc quatre mille ans avant sa naissance, et créant alors l'univers, il était Dieu. S'est-il dépouillé de l'empire dans sa naissance ? Mais en quel temps en avait-il joui et l'avait-il exercé ? Dire que Jésus s'est anéanti parce qu'il était de la race royale et qu'ayant droit à la couronne, il a préféré une vie basse et rampante à celle qu'il pouvait mener sur le trône et dans la grandeur, c'est ne rien dire ; car je ne vois point que Jésus-Christ ait été maître de reprendre la couronne, ni de soutenir les droits de sa famille sur le royaume de Judée. Il était né d'une fille de la maison royale de David, je l'avoue, mais peut-on assurer que cette bienheureuse vierge fut l'héritière de la couronne ? Il faudrait supposer le défaut de tous les mâles de cette maison, ce qui est faux, puisqu'on en trouvera encore quelques-uns sous l'empire de Domitien. Tous les descendants de David n'avaient pas le même droit au trône et à la succession. D'ailleurs, le trône était occupé depuis longtemps. Les Asmonéens, ces Maccabées si fameux, l'avaient usurpé sur les héritiers légitimes, et les Hérodes, qui s'étaient entés⁵¹ dans cette famille et qui l'avaient usurpé à leur tour sur eux, en étaient les maîtres. Quand Jésus-Christ aurait été héritier légitime du royaume, il ne pouvait s'en mettre en possession sans chasser les Hérodes, s'attirer sur les bras les Romains, qui regardaient la Judée comme une de leurs provinces, et faire une guerre qu'il n'était pas en état de commencer, ni de soutenir. *Mon règne n'est point de ce monde*, disait-il lui-même. Ce n'est donc point là l'anéantissement volontaire que nous cherchons. Saint Paul nous apprend qu'il consiste *en ce qu'ayant la forme de Dieu, étant égal à Dieu, il a pris la forme de serviteur et s'est fait homme*. C'est donc ce Dieu, béni éternellement, qui a voulu se charger de nos infirmités et mourir sur une croix.

En effet, ni le Sacrificateur avec son autorité presque souveraine dans la religion, ni le Pharisien avec cette jalousie et cette rage qui l'animait, ni les Juifs avec leur incrédulité que tous les miracles ne pouvaient vaincre, ni le juge romain avec ses soldats et ses bourreaux, n'auraient pu le condamner s'il ne l'avait voulu, *mais il s'est anéanti soi-même*. La nature humaine étant unie à la Divinité, qui pouvait rompre ces liens sacrés ? Qui pouvait séparer l'âme du corps de Jésus, s'il ne l'avait pas voulu ? **Ce n'était pas la mort** ; car la mort n'a de force que par le péché. **Ce n'était pas le péché**, car Jésus-Christ n'en avait point ; il était saint, il était Dieu. **Ce n'était pas la violence des Juifs et des Romains**, car il faut nier une providence qui dirige les événements, ou demeurer d'accord que Jésus-Christ étant parfaitement saint, Dieu n'aurait jamais souffert⁵² une violence qui fit mourir l'innocent, si cet innocent ne l'avait voulu, et ne s'était exposé lui-même à la mort.

Jésus crucifié pouvait descendre de la croix, et c'est ce que les Juifs souhaitaient ; mais ces incrédules n'auraient pas déféré à cette descente de croix. Ceux qui avaient vu le Lazare mort, la pompe⁵³ de ses funérailles, son tombeau fermé, la pierre se rouler, le cadavre sortir de ce tombeau et vivant au milieu d'eux, et ne s'étaient pas convertis, ne l'auraient pas fait aussi en

⁵¹ greffés ; liés, joints

⁵² toléré

⁵³ les fastes

voyant Jésus-Christ descendre de la croix. Ils avaient déjà une très mauvaise disposition à la foi, puisque c'était par insulte qu'ils criaient que celui qui *a sauvé les autres, se sauve lui-même*. Mais Jésus demeura volontairement sur la croix, parce que, s'il n'avait pas souffert ce dernier degré d'anéantissement, tous les autres étaient inutiles. C'était sa mort qui devait faire l'expiation de nos péchés, et c'est pour l'accomplir qu'il a souffert, mais il l'a fait volontairement : *Car nul ne peut m'ôter la vie ; je puis laisser mon âme et la reprendre. Il s'est anéanti lui-même*, afin de nous sauver.

V. En effet, c'est là la fin de cet anéantissement. Les anges vous l'ont appris : *Aujourd'hui vous est né le Seigneur, le Sauveur*. On s'imagine que le démon travaillait à décrier le titre de Sauveur, et que son art redoublait à proportion que le temps de la manifestation du Messie approchait, en faisant donner aux rois d'Égypte et à l'infâme Cléopâtre, le titre de Déesse et de *Dieu Sauveur*⁵⁴.

Qu'aurait gagné le Démon par ce vain artifice ? Les peuples, éblouis de quelques actions de leurs héros par lesquelles ils étaient délivrés d'un péril éminent, leur donnaient le titre de Sauveur, comme on l'a appliqué à Hippocrate et aux médecins qui tiraient les hommes d'une maladie dangereuse. Ces héros ne procuraient tout au plus qu'une délivrance temporelle et passagère ; souvent, ils ne faisaient rien qui leur attirât cet honneur. Ils jouissaient de la gloire et de la récompense que leurs prédécesseurs avaient méritée. C'était la bassesse et la flatterie des peuples, accoutumés⁵⁵ à l'esclavage, et à mettre leurs rois au rang des dieux, qui les faisait parler ainsi. Il n'y a rien là que d'ordinaire, mais ce sont point aujourd'hui les sujets, ni même les disciples de Jésus-Christ qui, pour flatter son ambition, l'appellent le *Seigneur et le Sauveur* ; ce sont les anges qui viennent du ciel lui apporter ce titre qu'il doit mériter par ses souffrances. Ce n'est point une délivrance passagère qu'il nous procure ; c'est le *salut* par excellence. Il ne s'expose pas aux hasards d'un combat incertain dont il espère sortir victorieux, mais il mérite ce salut par des souffrances volontaires, et par une mort cruelle dont il a prédit jusqu'aux moindres circonstances. Ce *Seigneur* s'est anéanti soi-même pour être le *Sauveur* de son peuple. Je ne sais si Jacob espérait voir bientôt paraître le Messie lorsqu'il s'écria : *J'ai attendu ton salut*. Mais au moins est-il vrai que ce terme était consacré par les Juifs au Messie, lorsqu'il parut, puisque Siméon, le tenant entre ses bras, dit à Dieu : *Laisse maintenant aller ton serviteur en paix, car mes yeux ont vu ton salut*. Ce n'est qu'un enfant qu'il embrasse, mais à même temps, c'est le Sauveur de son peuple. C'est un Seigneur anéanti qu'il tient entre ses bras, mais il est le salut véritable que nous attendons, et que nous ne pouvons espérer que par lui. Voilà le but de l'anéantissement.

Qui a le Fils, il a la vie, s'écriait saint Jean. Séparé de lui, on tombe nécessairement dans la condamnation et la mort. Il est impossible de trouver, ni remède, ni consolation à notre mal, mais en s'unissant au Fils, ce Fils vous réconcilie à Dieu par son anéantissement. Il vous ressuscite, vous qui étiez morts en vos fautes ; il rétablit la vie spirituelle que vous avez perdue ; il vous donne les droits au salut et à l'immortalité, que vous ne pouvez espérer que de lui. C'est là le but et l'effet de son anéantissement ; c'est pour vous délivrer de la malédiction du Père ;

⁵⁴ Le Moine, *Varia sacra*

⁵⁵ habitués

c'est pour vous sanctifier et vous sauver, chrétiens, que celui *qui était en forme de Dieu, et qui n'a point réputé rapine*⁵⁶ *d'être égal à Dieu, s'est anéanti lui-même.*

Hâtons-nous, mes frères bien-aimés, de répondre à la fin que Dieu s'est proposée dans cet anéantissement. C'est de faire notre paix avec lui, c'est de nous sanctifier et de rendre à Jésus-Christ les adorations et les justes hommages qui lui sont dus ; car pour *cette cause Dieu l'a souverainement élevé, afin que toute langue confesse son nom, et qu'au nom de Jésus tout genou se ploie*⁵⁷.

Que ne devons-nous point à Jésus-Christ ? Et que pouvons-nous lui refuser après son anéantissement pour nous ? Avons-nous une forme de Dieu que nous puissions dépouiller, ou laisser obscurcir pour lui ? Avons-nous une gloire excellemment excellente que nous puissions lui sacrifier ? Avons-nous une vie parfaitement heureuse que nous puissions quitter pour nous ensevelir dans une misère profonde ? Ah ! Chrétiens, si je vous demandais de quitter le ciel ; âmes glorifiées, si je vous obligeais à descendre du Paradis sur la terre, à sortir du séjour de la félicité pour venir ramper avec nous et combattre les haines, la jalousie des hommes et des démons, la misère et la mort, j'aurais beau vous en représenter la nécessité que la charité seule vous imposerait. Mes désirs vous paraîtraient injustes et cruels. Vous ne pourriez écouter ma voix, mais ce que je fais aujourd'hui, mes frères, est tout opposé. Je vous exhorte, par l'anéantissement d'un Dieu, de revêtir la forme et la ressemblance de la Divinité. Je ne vous demande le sacrifice de quelques aumônes et de vos passions, que pour vous conduire à la véritable grandeur et à la souveraine félicité. Ce n'est point pour vous abaisser au-dessous de ce que vous êtes, et vous anéantir, mais pour vous conduire et vous élever au ciel, que je vous exhorte à prendre la forme de serviteur, à obéir et à vous sacrifier pour Jésus-Christ.

Vaine imagination que celle des mondains qui se persuadent que la grandeur et la prospérité les élèvent et les approchent plus près de Dieu ! Lorsqu'on voit autour de soi une troupe d'esclaves, ou de flatteurs soumis à nos volontés, on se flatte⁵⁸ que les anges dans le ciel, à l'imitation des hommes, et Dieu même nous respectent. Apprenez aujourd'hui du chef et du consommateur de votre foi que le chemin de la prospérité n'est point celui du ciel ; que ce n'est point par les honneurs mondains, souvent usurpés et ravis injustement, mais par l'humiliation qu'on parvient aux trônes du Paradis. Quel plus grand abaissement que celui de Jésus-Christ ! Imaginez-en, si vous le pouvez, un plus profond que celui de quitter la forme de Dieu pour prendre celle d'esclave ; pouvez-vous concevoir rien au-delà de la mort sur une croix pour un Dieu ? Cependant, c'est par là que Jésus-Christ monte au ciel ; car *pour cette cause Dieu l'a souverainement élevé*, et c'est par la même route qu'il a résolu de conduire ses disciples et ses enfants au même bonheur.

Cet exemple devrait faire impression sur vous. Si pendant sa vie Jésus-Christ avait allié la grandeur avec la bassesse, et les plaisirs avec ses souffrances, cette alliance monstrueuse que vous faites trop souvent de la chair et de l'esprit, soutenue de l'autorité et de l'exemple du Fils de

⁵⁶ considéré comme un butin

⁵⁷ plie

⁵⁸ se persuade

Dieu, ne pourrait jamais être rompue. En vain crierions-nous contre *la concupiscence des yeux et de la chair* ; en vain vous demanderions-nous la mortification de ces passions que Jésus aurait paru consacrer pendant sa vie. Quand j'emprunterais le style et la force d'un prophète pour crier que *toute chair n'est que comme l'herbe, et sa gloire comme la fleur de l'herbe*, je serais la voix de *celui qui crie dans le désert*, ou, si vous m'écoutez, vous ne laisseriez pas⁵⁹ de préférer avec quelque justice la gloire du monde à la honte de l'Évangile, la route que Jésus-Christ aurait tenue à celle que je vous tracerais. Vous maintiendriez précieusement ce partage que vous faites entre le ciel et la terre, entre Dieu et le monde, ce mélange de la grandeur avec la piété, et du luxe avec les actes de la religion. Mais Jésus-Christ s'étant anéanti soi-même, que peut alléguer⁶⁰ l'amour propre pour se justifier, ou pour se dispenser d'un anéantissement semblable ? Humilions-nous, chrétiens, non seulement de cette humilité extérieure qui nous fait sacrifier à Dieu les dehors et les apparences, mais devenons humbles aux yeux de Dieu, dénués de cette idée que nous avons de nos vertus et de nos bonnes œuvres, crucifions nos passions, devenons de nouvelles créatures par une seconde naissance plus excellente que la première. Alors unis à Jésus-Christ et semblables au Fils de Dieu dans son humiliation, nous jouirons de sa gloire dans son élévation, car il nous élèvera sur son trône. Nous ne pouvons voir le Père, qui est une essence infinie, mais nous verrons le Fils venant sur les nuées ; nous le verrons avec ses plaies et les marques de son abaissement, qui lui seront honorables au jour du triomphe ; nous le verrons revêtu d'autorité pour juger les méchants, et pour couronner les saints ; nous le suivrons, cet Agneau, ce Dieu, ce Sauveur, partout où il ira, et comme lui nous jouirons d'un bonheur non seulement parfait, mais éternel.

Amen.

⁵⁹ vous continueriez

⁶⁰ mettre en avant, avancer